

HELENE VIALLES

TOURS pas à pas

**SES RUES
SES MONUMENTS
SES HOMMES
CELEBRES**

Préface
Pierre LEVEEL

EDITIONS HORVATH



Hélène VIALLES

90
33-34

TOURS pas à pas

Ses rues
Ses monuments
Ses hommes célèbres

Préface de Pierre LEVEEL

*Editions HORVATH
ROANNE/LE COTEAU
1985*

0765-3433

H° LK⁷

61218

Je remercie tous ceux qui m'ont aidé à la réalisation de cet ouvrage ; plus particulièrement M^{me} Geneviève Gascuel, conservatrice des Archives Municipales et son personnel ; M^{me} Nicole Laurent, conservatrice de la Bibliothèque Municipale et son personnel ; mes amis Claude et Jacqueline Béal qui ont mis à ma disposition leur inestimable collection de cartes postales, M^{me} Arsicaud, photographe, qui m'a ouvert sa collection de photos, et enfin, Dominique Taffanel qui a mis son talent de photographe amateur et son attachement à l'histoire, à la réalisation de la quasi totalité des documents iconographiques de ce livre.

Hélène Vialles

Nous prions nos aimables lecteurs de bien vouloir nous excuser pour la qualité médiocre de nombreux documents rarissimes que nous avons néanmoins tenu à reproduire.



Directeur de publication : Gérard TISSERAND
Directrice littéraire : Corinne POIRIEUX
Copyright Editions HORVATH
27, bd Charles-de-Gaulle - Z.I. - 42120 LE COTEAU
I.S.B.N. 2-7171-0379-1

AVANT-PROPOS

Rien n'est plus difficile, me semble-t-il, que d'écrire l'histoire des rues d'une ville. Il y faut une grande patience et de bonnes jambes, la connaissance précise des archives municipales, de la bibliographie urbaine. Il y faut aussi un sens pédagogique aigu, pour que les lecteurs puissent s'y retrouver dans une si longue liste, où grands hommes et « illustres inconnus » se côtoient inexorablement selon le rigoureux classement de A à Z.

Je voudrais saluer ici le courage et l'esprit d'entreprise d'Hélène Vialles. Elle va permettre aux Tourangeaux de vieille souche de parfaire leurs connaissances, et aux nouveaux arrivants d'avoir une vue d'ensemble de la ville, complétée aussitôt de renseignements sur la rue et le quartier qui les intéressent tout spécialement. Hélène Vialles avait pour cela toutes les qualités requises, bien connues et appréciées notamment de ses élèves du lycée Balzac et de ses étudiants du centre de formation des P.E.G.C.

Elle n'avait pas la tâche aisée, car ses prédécesseurs en cet art de décrire les rues de Tours n'avaient laissé que des esquisses. Martin Logeais, consciencieux secrétaire d'un grand préfet d'Indre-et-Loire, Godeau d'Entraigues, avait écrit en 1834 un travail qu'il ne réussit pas à publier lui-même. Ce « manuscrit de Logeais » fut repris en 1870 par l'éditeur J. Grassien qui tenait à Tours la « Librairie Universelle, rue de la Harpe, 1, et rue de la Galère, 35 ». C'est assez dire que cette Histoire des rues de Tours, où l'auteur veut tout dire sans beaucoup d'ordre, présente surtout pour nous l'intérêt de faire revivre un état de la ville fort éloigné de ce qu'elle est aujourd'hui. Par la suite, il était impossible au proluxe chanoine L.-A. Bossebœuf « de la Société archéologique, professeur d'histoire », parmi les 1 075 titres que comporte sa bibliographie, de ne pas aborder Les Rues de Tours. Il les fit imprimer chez son ami Paul Bousrez, 5, rue de Lucé à Tours, à la fin de 1888 ; l'auteur, s'adressant au livre de poche – avant la lettre – qu'il lançait dans le public d'alors, l'encourageait ainsi : « Et maintenant, petit livre, va-t-en redire à chaque foyer ce que tu sais de l'histoire de notre bonne ville de Tours en prêtant ta voix à ses rues, à ses places et à ses boulevards ». Ce modeste in-12 rend encore service, donnant la longueur de chaque rue et rappelant quelques points d'histoire ; il n'en est pas moins sommaire, et – tout comme « Le Logeais » – sans aucune illustration. C'est ce à quoi voulut remédier mon vieil ami Jacques-Marie Rougé en préparant ses Rues du Vieux Tours. Il n'eut pas le temps de voir sortir l'ouvrage, qui parut seulement en 1966, chez Gibert-Clarey à Tours. L'auteur voulut se borner aux rues les plus pittoresques de la vieille ville, bien illustrées par le fidèle Robert Arsicaut. « Le passé, dit Jules Romains dans sa préface, s'enrouve pli à pli au cours d'une promenade qui est faite d'un pas naturel ». Beau livre écrit avec amour, mais tout de même fort incomplet.

Ainsi le champ restait libre pour l'ouvrage d'Hélène Vialles, qui donne à Tours ses dimensions de la fin du XX^e siècle, de Saint-Symphorien et Sainte-Radegonde aux rives du Cher et au parc de Grandmont. Il fera, j'en suis certain, bonne figure dans la collection des villes « pas à pas » à laquelle il appartient, et il sera bien reçu parmi nous.

Pierre LEVEEL,
Président honoraire de la Société Archéologique de Touraine



LES GRANDES LIGNES DE L'HISTOIRE DE TOURS

Une large vallée de 5 km, limitée au nord et au sud par les falaises calcaires des plateaux entaillés par la Loire et le Cher, tel est le site de Tours.

Un examen moins rapide révèle que ce large val était, à l'origine, marécageux, mal drainé par des ruisseaux (ruaux) secondaires, l'Archevêché, Sainte-Anne, la Dolve. Ce n'est que sur les points légèrement surélevés, butte nord-est (quartier de la cathédrale), bombements alluviaux allongés parallèlement aux cours d'eau que l'habitat était relativement préservé des inondations trop fréquentes.

Pourtant ce site offrait des avantages à l'installation des hommes ; des terrains sablonneux, légers, favorables aux cultures, micro-climat ensoleillé au pied nord des falaises où se plaisent vignes, arbres fruitiers, plantes fragiles, et la présence de « chemins qui marchent », la Loire et le Cher, facilitant la vie de relation et les échanges. Ce sont ces atouts qui ont peut-être fixé la tribu des Turones et qui ont attiré l'attention des Romains lors de la conquête de la Gaule.

20 siècles d'histoire ont modélé la ville depuis *Caesarodunum*, la ville gallo-romaine, dont la courbe de l'amphithéâtre s'inscrit dans le plan des rues au voisinage de la cathédrale jusqu'à l'agglomération actuelle étirée du plateau nord au plateau sud, coupée perpendiculairement par les cours d'eau et les boulevards ombragés Béranger et Heurteloup ; 20 siècles qu'esquissent partiellement au sommet des mâts de la place Anatole-France l'oriflamme aux trois tours « qui soutiennent les lys » de la royauté, et le drapeau tricolore témoin des grandes heures du XIX^e et du XX^e siècles où, par deux fois, Tours fut fugitivement capitale de la France.

DE LA FONDATION DE LA VILLE A LA FIN DES INVASIONS I^{er}-X^e SIÈCLES

De *Caesarodunum* au « *Castrum* » fortifié

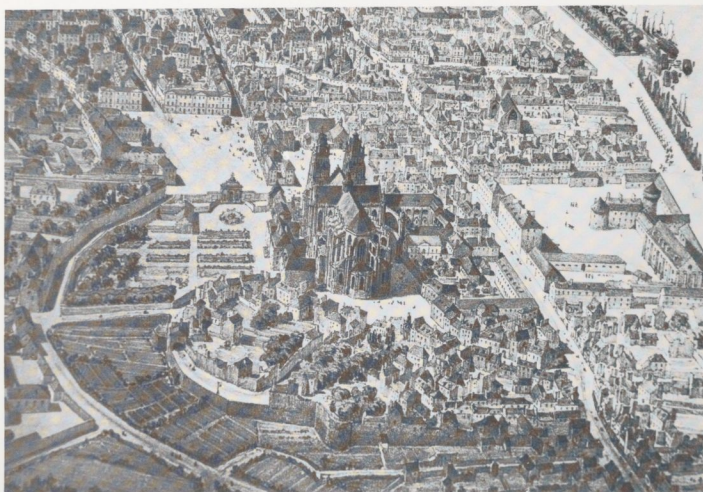
Vers 10 avant ou après Jésus-Christ, Auguste fonde *Caesarodunum* (la ville du César ou empereur) ; elle s'étend sur 50 hectares sur la rive sud de la Loire de la rue Mirabeau à La Riche. *Caesarodunum* assume une double fonction :

a) maintenir la « *pax romana* » à l'ouest, aussi Agrippa développe-t-il un réseau de voies romaines vers le Poitou, le Maine, la Bretagne, reliés à Lyon, capitale de la Gaule romaine.

b) assurer la romanisation de l'ancienne Gaule ; la ville est organisée selon le plan classique des villes romaines : deux artères longitudinales (rues A.-Thomas, Colbert, du Commerce pour l'une ; rues du Petit Cupidon, des Ursulines, de la Scellerie, des Halles pour la seconde) coupées perpendiculairement par des voies secondaires. Riches maisons, monuments (amphithéâtre, temples, thermes) s'y édifient tandis que des « villas » (domaines agricoles dotés de luxueuses habitations) occupent la campagne voisine. L'association des notables locaux et des cadres romains, le développement de l'artisanat et du commerce fluvial, la vie intellectuelle et artistique concourent à faire de *Caesarodunum* à la fin du III^e siècle une riche cité de la Lyonnaise, grande province de la Gaule romaine.

Les invasions et la transformation de *Caesarodunum*

Dès 275, *Caesarodunum* est menacée par les invasions venues de l'est et du nord ; les



Les traces des remparts du IV^e siècle sur l'emplacement de l'amphithéâtre gallo-romain (limites de Caesarodunum).

Burgondes forment l'avant-garde ; en 300, devant le danger répété, la cité déjà connue sous le nom de « Turones, la cité déjà connue sous le nom de « Turones » se replie sur elle-même, s'entoure de murailles hâtivement édifiées sur la butte (58 m) avec les matériaux des monuments démolis ; les fortifications prennent appui sur la partie sud de l'amphithéâtre dont elles épousent la courbe ; Tours, réduite à une superficie de 9 hectares, s'efforce derrière son enceinte de tenir tête aux envahisseurs, mais en vain ; en 476, les Wisigoths s'en emparent ; c'est la fin de la Gaule romaine.

Mais est-ce la mort de cette civilisation éclore sur les bords de la Loire ? L'envahisseur doit compter avec la puissance chrétienne solidement implantée et structurée. C'est vers 300 que Gaius a commencé l'évangélisation de la Touraine ; elle s'est développée avec Lidoire, élu évêque en 337 ; il fait construire la première église dans le *castrum* (cité fortifiée). Et voilà qu'en 370 survient l'évêque Martin, successeur de Lidoire ; il multiplie hors les murs les églises, les monastères dont Marmou-

tiers à 3 km de la ville, sur la rive nord de la Loire où il vient souvent se recueillir ; le bruit de ses miracles se répand au loin qui tisse l'auréole du grand saint qu'il devient après sa mort en 397. Sa dépouille mortelle ramenée de Candé à Tours est inhumée en 491 dans la première basilique Saint-Martin, construite à l'ouest des remparts par l'évêque Perpétue. Elle devient le foyer d'un important pèlerinage qui, à travers les siècles troublés par les invasions, maintient la vie et l'importance de Tours dans le monde occidental.

Tours durant le haut Moyen Âge

Durant ces siècles troublés par les invasions des barbares venus de l'Est et celles des Vikings, troublés aussi par les discordes dynastiques des Mérovingiens et des Carolingiens, les rois s'appuient sur cette force que constitue le clergé en France et à Tours.

Clovis, qui s'est placé sous la protection de Saint-Martin, sauve la ville du pillage par



L'oriflamme de Tours ; les 3 tours : Charlemagne, Guise, Horloge.

sa victoire sur les Wisigoths en 507 ; c'est le début de la collaboration entre la royauté et le clergé ; l'évêque de Tours reçoit le pouvoir politique, les abbés de Saint-Martin, le droit de frapper monnaie ; les largesses royales sont à l'origine d'une floraison d'églises.

Cette situation s'affirme avec l'épiscopat de Grégoire de Tours (573 - 594) qui ajoute à la puissance ecclésiastique l'éclat intellectuel de ses écrits, avec saint Eloi, conseiller de Dagobert, avec Charlemagne présent en 800 à Tours, où il célèbre la renommée des écoles de Saint-Martin fondées par Alcuin depuis 789 ; elles sont les piliers de la renaissance carolingienne dont témoigne l'évangélaire de Charlemagne conservé à la bibliothèque municipale. Enfin, en 987, le lien achève de se nouer lorsque Hugues Capet reçoit à titre héréditaire, la dignité d'abbé de Saint-Martin.

Cette alliance ne doit pas masquer les nombreux assauts menés par les envahisseurs contre la ville et ses faubourgs non fortifiés où se sont multipliés églises et monastères, où l'incertitude du lendemain n'empêche pas l'affluence de richesses liées au pèlerinage de Saint-Martin qu'exploitent commerçants, artisans et chanoines. La réputation de Tours en fait une cible ; les raids normands se succèdent de 853 à 903 ; à cette date, le pillage sans merci de la ville, la destruction de la basilique Saint-Martin et de ses faubourgs amènent Charles le Simple à autoriser la construction d'un nouveau centre fortifié, Châteauneuf, pour protéger la future collégiale et son activité.

Tours est devenue une cité bicéphale, le « château » fortifié de l'est, appuyé sur la vieille cité gallo-romaine et le centre religieux de Châteauneuf, séparés par des faubourgs campagnards.

NAISSANCE DE « TOURS VILLE ROYALE » ET DECLIN (XI^e - FIN XVI^e SIECLE)

Conflits féodaux et développement de la « Martinopole »

C'est autour de ces deux centres fortifiés, Châteauneuf le noyau religieux, et le « château » résidence des comtes, que s'organise l'histoire de la ville durant trois siècles.

Les comtes de Blois et les comtes d'Anjou dont les possessions s'entremêlent en Touraine se disputent Tours et sa province. En 1016, la ville tombe aux mains des Angevins ; le comte Eudes II de Blois conserve encore Saint-Symphorien sur la rive nord de la Loire d'où il fait jeter le premier pont de pierre, le pont roman, en 1034 avec l'accord d'Henri I Plantagenet, ce n'est qu'un répit, en 1044 les Plantagenet occupent toute la Touraine et fortifient le château ancré dans l'ancien castrum pour défendre le pont et l'entrée dans la ville.

Le conflit féodal se poursuit désormais entre les rois de France, abbés de Saint-Martin et les Plantagenet devenus rois d'Angleterre.

Louis VII puis Philippe Auguste mènent ces opérations ; en 1205, ce dernier s'empare de Tours qui reste définitivement dans la mouvance royale. Il est important de préciser le rôle du clergé dans ces derniers conflits ; les chanoines de Saint-Martin ont soutenu de leur influence et de leurs deniers, les forces royales, faisant parfois chèrement payer leur concours ; c'est ainsi que la royauté qui avait accordé des privilèges aux bourgeois face aux chanoines, a dû laisser écraser par ces derniers la révolte bourgeoise.

L'administration royale prend pied dans la ville et double ou supprime la toute puissance du clergé martinien ; la présence royale est permanente : le comte, son représentant, réside dans le château restauré par Philippe III le Hardi ; une chancellerie, un prévôté, un atelier royal de frappe de monnaie participent à cette emprise. A l'ombre de l'autorité



Tours. Pont roman, château et cathédrale Saint-Gatien. (Estampe XVII^e, Bibliothèque Municipale).

du souverain, artisans et marchands se multiplient pour satisfaire aux besoins grandissants de la ville où affluent les pèlerins ; les faubourgs entre le château et Châteauneuf se couvrent « d'un blanc manteau » d'églises, de monastères à caractère charitable comme ceux des Franciscains et des Dominicains ; à leurs côtés se développent les maisons des riches marchands. Tours, la « ville aux cent clochers », sortie de ses remparts, bourdonne de l'activité de ses faubourgs, de la richesse accumulée par les grandes familles bourgeoises dont un certain nombre deviennent les « commis » du roi ; il ne reste qu'un pas à franchir pour arriver à la Tours royale ; il se fait dans le cadre des difficultés retrouvées vers 1330.

Tours « ville royale »

La naissance de la ville royale est difficile puisqu'elle se fait à travers la reprise de la guerre avec les Anglais (1337) qui convoitent le trône de France (guerre de Cent Ans) et l'épidémie de peste qui s'abat sur la ville vers 1350.

Les pestiférés sont rejetés dans les quartiers de l'ouest en bordure de Saint-Pierres-Corps, peu occupés ; le « Sanitas » au nom évocateur est un quartier « maudit » où disparaît une partie de la population.

Plus grave est le danger anglais : aussi les Tourangeaux obtiennent-ils de Jean le Bon en 1352 l'autorisation de fortifier l'ensemble de l'agglomération et de la défendre. Il est temps : Jean le Bon est fait prisonnier à Poitiers en 1356 ; Tours doit lutter contre les attaques menées par le Prince Noir et les grandes compagnies qui doivent compter avec Jean le Bueil et son compagnon Duguesclin.

C'est dans cette ville « qui soutient les lys », entourée de murailles entre la Loire et l'actuelle rue Néricault-Destouches et du Sanitas à La Riche, que Charles VII dépossède de la majeure partie de son royaume et de Paris, se réfugie. Tours est désormais la résidence des rois : Charles VII, Louis XI, les Beaujeu régents du jeune Charles VIII, Louis XII ensuite s'y succèdent.



Tours. Vue prise de Saint-Symphorien. (Estampe XVII^e, Bibliothèque Municipale).

Malgré la guerre, Tours tire des avantages certains de la présence des souverains : prestige, développement d'un artisanat de luxe destiné à la cour (orfèvres, fabricants de soieries, d'armes – ils équiperont Jeanne d'Arc en 1424) – de mobiliers, céramistes, verriers, sculpteurs) façonnent la renommée de la ville tandis que les grands marchands étendent leurs activités, que des cultures nouvelles (mûrier) apparaissent pour répondre aux besoins nouveaux. Les grandes familles de notables monopolisent les charges municipales ou royales, tels les Briçonnet ou les Beaune de Semblançay dont les hôtels parfois reconstruits s'ouvrent à la délicatesse de la Renaissance.

Tours est bien la ville de la royauté où se forge la vie du royaume... pour combien de temps ? Le premier coup est porté par François 1^{er} qui déserte le val de Loire ; le « noir » XVI^e siècle se chargera d'accentuer le déclin.

Difficultés et déclin de Tours au XVI^e siècle

La peste qui sévit à l'état endémique durant tout le siècle exerce dans la ville de véritables ravages en 1584-85. Mais, bien avant cette date, le départ de la royauté, l'affaiblissement de la renommée du pèlerinage de Saint-Martin ont ajouté leurs effets à la crise agricole, artisanale et commerciale (en dépit des foires établies en 1356 et confirmées par François 1^{er}) et aux méfaits des guerres entre catholiques et protestants ; les 100 jours protestants de Tours en 1562 ont vu le massacre d'un grand nombre de catholiques, et, si la Saint Barthélémy a épargné la ville, de nombreux protestants l'ont désertée pour l'étranger : orfèvres, ouvriers en soies, sculpteurs, céramistes, imprimeurs...

Ces années noires n'ont cependant pas totalement coupé Tours de ses contacts avec la royauté.

Trois ans après les 100 jours protestants, Charles IX et sa mère Catherine de Médicis séjournent longuement dans la ville en 1565 ; en 1577, des fêtes somptueuses y scellent la réconciliation de Charles IX et du duc d'Alençon son frère. Enfin, de 1589 à 1594, Tours est de nouveau le refuge du roi Henri III chassé de Paris par les « Ligueurs » ; le Parlement de Paris l'accompagne et tient séance à Saint-Julien ; le destin de la France se noue finalement dans la cité où Henri III se réconcilie avec le roi de Navarre et le reconnaît comme successeur ; Tours est en quelque sorte la base de départ de la reconquête de la capitale par Henri IV. Le XVI^e siècle se clôt donc à Tours sur un espoir de renouveau prometteur ; l'espoir deviendra-t-il réalité ?

**L'ECLOSION
D'UNE VILLE « MODERNE »
TOURNÉE VERS L'AVENIR
(XVII^e et XVIII^e SIÈCLES)**

Dynamisme et renouveau

Treize ordres s'installent à Tours durant ce siècle ; comme dans l'ensemble de la France, ce renouveau s'explique par la Contre-Réforme catholique, mais son élan tourangeau si vigoureux se place dans le contexte local : la ville de Saint-Martin où le clergé est puissant. Ces ordres sont variés, charitables (Augustins à l'Hôtel Dieu en 1616), enseignants (Jésuites en 1633) ou contemplatifs (Carmes en 1608). Les couvents, belles demeures de style classique comme celui des Vistandines (préfecture) ou des Ursulines, occupent de vastes espaces agrémentés de magnifiques jardins.

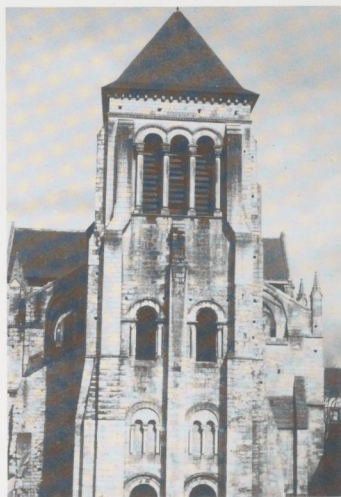
Le développement administratif conserve à Tours un rôle important dans le royaume ; en 1618, la ville devient le siège de la généralité de Touraine ; de nouveaux services y apparaissent : bureau des finances chargé de fixer et de percevoir les impôts, grenier à sel, gouvernement militaire, archevêché remplaçant l'ancien évêché, l'hôpital général de la Charité (1656) où s'installe l'école de chirurgie un siècle plus tard.

Un renouveau économique accompagne le développement religieux et administratif de la ville qui ont soutenu l'impulsion donnée par Sully, puis Richelieu, créateur d'une ville

et d'un château classiques à une trentaine de kilomètres ; au XVIII^e siècle, les deux intendants Choiseul et du Cluzel poursuivent l'action des précédents mise en péril par le départ des marchands et artisans protestants après la révocation de l'édit de Nantes (1685). Culture du mûrier, manufactures de soieries, orfèvrerie, ébénisterie, imprimerie animent une ville qui fait « craquer ses murailles » et incite Choiseul et du Cluzel à remanier l'urbanisme.

La population s'est largement installée hors des murailles du XIV^e siècle devenues inutiles avec la paix intérieure ; elles sont abattues et remplacées en 1715 par de nouveaux murs destinés surtout à préserver Tours des inondations terribles de la Loire.

L'urbanisme peut-être contagieux de la ville de Richelieu est l'œuvre de Choiseul et de son successeur du Cluzel. Leur intervention bouleverse la structure traditionnelle de la ville orientée est-ouest ; une large artère, la Tranchée, ouverte à travers le coteau de



Entrée actuelle de Saint-Julien.

Saint-Cyr et de Saint-Symphorien, est prolongée par un nouveau pont commencé en 1765 ; cet axe nord-sud se développe au sud du pont par un remaniement du tissu urbain : c'est la « rue Royale » qui débouche sur la vaste « place des Portes de Fer » (place Jean-Jaurès) ; elle se poursuit au-delà jusqu'aux coiteaux du sud par l'avenue Grammont surélevée pour échapper aux marécages voisins.

Tours à la fin du XVIII^e siècle est donc une ville largement percée du sud au nord et de l'est à l'ouest grâce aux mails aménagés au pied des murs ; cependant, ceci ne doit pas faire illusion, la crise est ouverte, l'économie ralentie, les désordres n'ont pas été épargnés.

Crises

Ce sont des crises brutales, émeutes religieuses anti-protestantes (1621-22), émeutes fiscales (1640-1650) car guerres extérieures et travaux sont coûteux.

Elles s'accompagnent de crises plus sournoises : crise de mentalité avec le développement de la franc-maçonnerie, crise économique qui progressivement entraîne le marasme des activités ; aussi le XVIII^e siècle brillant se ferme-t-il sur une note peu optimiste.

LA LENTE ÉVOLUTION DE TOURS (1789-1945)

Le dynamisme faiblissant du XVIII^e siècle garde en réserve des germes qui vont éclore et s'épanouir peu à peu à partir de 1848 pour donner à Tours une structure différente.

Révolution et Empire

Certes, Tours participe à la Révolution par l'envoi de députés en général modérés (de Luynes, Menou) aux assemblées, par la conscription de 1792 à 1814 qui amorce le déclin démographique. Mais ce sont surtout les « peurs » qui marquent la période révolutionnaire, moins celle de la guillotine du « charroi aux Herbes » qui ne fait tomber « que » 18 têtes, que celle des raids vendéens vers Tours et la campagne tourangelle réputées pour leur richesse.

La Révolution et l'Empire s'accompagnent de mutations structurales, administratives (département, préfecture, trésorerie générale, tribunaux), nominatives (changement de

nom des rues) mais surtout sociales ; dans une ville qui compte 29 couvents et de nombreuses églises, la confiscation puis la vente des biens du clergé à partir de 1790 changent la physiologie de celle-ci (disparition de la collégiale Saint Martin, mutilation de l'abbaye de Marmoutier, ...).

Ainsi se confirme la poussée des notables conservateurs mais aussi franc-maçons et républicains, force nouvelle dans la vie politique de la cité.

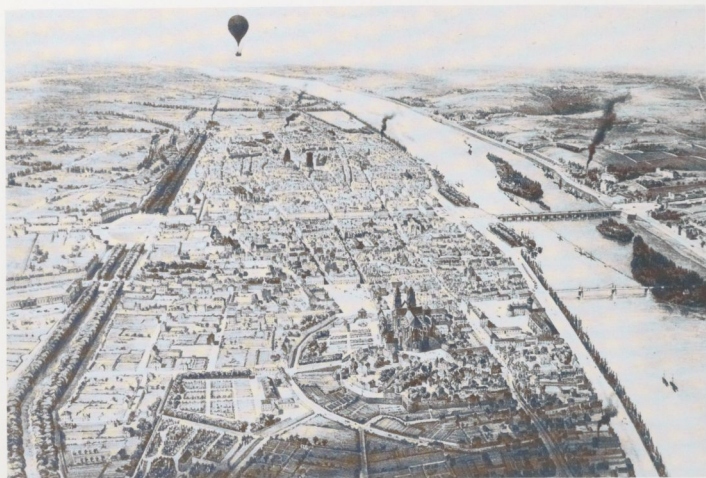
De 1814 à 1939

L'accroissement de la population de Tours, qui passe de 21 928 habitants en 1823 à 30 072 en 1846 puis à 83 753 en 1939, est due moins à la natalité qu'à l'arrivée dans la ville d'éléments étrangers : Anglais de la première moitié du XIX^e siècle, ruraux attirés par les activités libérales, artisanales, industrielles ou intellectuelles de Tours qui attire des hommes de lettres comme Bergson ou des musiciens comme Chabrier.

La ville du XVIII^e siècle éclate ; les fortifications disparaissent et sont remplacées par des artères (rue du Rempart) ; les mails font place à de larges boulevards bordés de riches hôtels. Sous le Second Empire, les constructions se multiplient, ce sont les « particuliers » tourangeaux (maisons individuelles à 2 étages avec jardin) ; de nouveaux quartiers quadrillent l'espace encore campagnard de la commune de Saint-Etienne, grossie de celle de Beaumont, annexée en 1845. Les casernes, parcs à fourrages, occupent de vastes emplacements comme les ateliers et installations ferroviaires après 1846 ; des « monuments » nouveaux surgissent : palais de justice, théâtre, musées, gares, hôtel de ville.

En 1939, Tours occupe toute la vallée du Cher à la Loire ; les ponts se sont multipliés pour la relier aux communes suburbaines du nord (Saint-Cyr, Saint-Symphorien) et du sud (Saint-Avertin, Joué-les-Tours).

Révolution est bien le terme qui convient à l'installation du chemin de fer à partir de 1846. Révolution parce que la navigation déperit rapidement, parce que les cheminots venus de tous les horizons véhiculent avec eux républicanisme et socialisme ; révolution enfin car Tours devient une plaque tournante de la vie de relation ; sa fonction de ville carrefour amorcée avec la route s'affirme encore ;



Vue aérienne de Tours vers 1850 ; ville enserrée entre les mails Heurteloup et Béranger et la Loire ; la gare d'Orléans est près du boulevard Heurteloup. (Bibliothèque Municipale).

révolution enfin du tissu urbain obligé de consacrer de vastes espaces aux installations ferroviaires.

L'évolution économique ne suit pas ce rythme ; Tours conserve ses fonctions de « ville agricole » où maraîchers et pépiniéristes sont nombreux, où les marchés et les foires dispersés à travers la ville attirent une forte population de ruraux. C'est lentement que l'industrie pénètre ou se développe : imprimeries (dont Mame qui imprime le catéchisme impérial de 1806), cimenteries, laboratoires pharmaceutiques liés au développement de la médecine avec Bretonneau, Trousseau et Velpeau, constructions mécaniques, ferroviaires, automobiles, aériennes à la fin du siècle, industries traditionnelles sommeillantes (draps, soieries, tapis, travail du bois). Le développement industriel et artisanal s'accompagne à partir du Second Empire d'un renouveau commercial autour de grands magasins (Grand Bazar, Lefroid) et de la naissance d'un tourisme détaché de la religion qui amène à Tours écrivains, musiciens, personnalités du

monde parisien. Ainsi se développent de nouvelles couches sociales.

La vieille noblesse tourangelle maintient un courant royaliste actif jusque vers 1884, date à laquelle l'archevêque Maignan se rallie à la république. C'est l'époque d'un tournant important de la vie politique ; avec Belle élu en 1877, les maires de Tours sont désormais républicains, radicaux ou socialistes (Chautemps, Morin). Tours devient une ville de congrès socialistes : 1892 congrès des socialistes possibilistes, 1902 congrès socialiste présidé par Jaurès, 1920 congrès décisif qui voit la rupture entre les minoritaires SFIO et les majoritaires du parti communiste dont c'est la naissance.

A deux reprises dans le contexte analogue de deux désastres militaires, Tours accueille le gouvernement de la République.

Du 14 septembre au 13 décembre 1870, le gouvernement de la Défense Nationale organise depuis Tours la défense du territoire de la république provisoire dynamisée par Gambet-

ta puis par la venue des Garibaldiens. Du 11 au 14 juin 1940, le gouvernement Reynaud, dont fait partie le sous-secrétaire d'état à la guerre Charles de Gaulle, n'effectue qu'une courte halte dans la ville, marquée par la conférence avec Churchill ; mais le gouvernement ne peut arrêter le déferlement des troupes allemandes et se replie, comme le gouvernement de Gambetta, vers Bordeaux.

Tours est épisodiquement « capitale républicaine » ; mais cette fonction liée à sa situation en fait une ville martyr ; les bombardements de 1940 et 1944 détruisent une grande partie de la ville ancienne ainsi que des quartiers voisins des installations ferroviaires ; la résistance achève de donner ses martyrs à une ville qui s'endormait ; est-ce le bruit des bombes, les cris de ses résistants qui opèrent sa résurrection après 1945 ?

RENAISSANCE ET « EXPLOSION » URBAINE (1945-1985)

Tours en 1985.

De 1939 à 1985, en dépit de la ponction de la 2^e guerre mondiale, la population de la

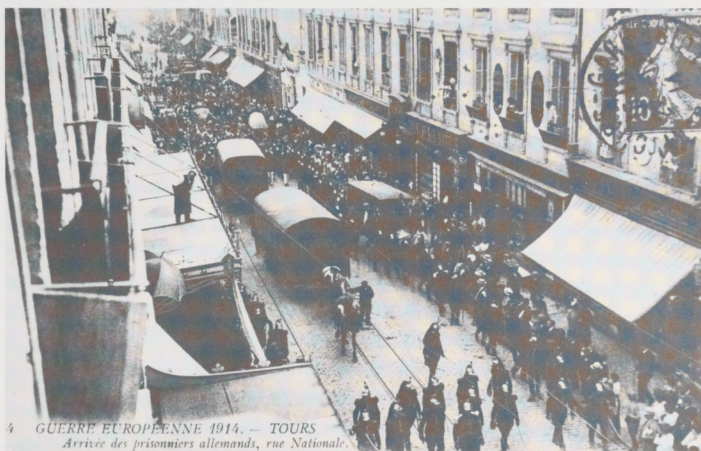
commune (136 483 habitants) a augmenté de 62 %. Ce chiffre à lui seul illustre la renaissance de Tours.

La constatation est encore plus frappante si l'on compare les surfaces de la commune entre 1952 (1 034 hectares) et 1985 (3 234 hectares) : le territoire de la commune s'est agrandi de 213 %.

Une dernière observation s'impose : en 1939, la ville s'allongeait de l'est (Saint-Pierre-des-Corps) à l'ouest (La Riche) ; actuellement, son axe longitudinal est devenu nord-sud et s'étire sur 12 km. En effet, la ville a absorbé en 1964 les communes de Saint-Symphorien et Sainte-Radegonde, puis une partie de celles de Parçay-Meslay, Saint-Avertin et Joué-les-Tours.

Comment expliquer ces phénomènes ?

Par la croissance démographique (baby-boom culminant en 1971 avec 8 443 naissances), mais aussi avec l'apport de rapatriés d'Algérie (7 800) et celui de travailleurs immigrés portugais et algériens. L'explication est cependant liée à d'autres facteurs que l'on peut résumer dans le terme de croissance.



4 GUERRE EUROPÉENNE 1914. — TOURS
Arrivée des prisonniers allemands, rue Nationale.

Par la croissance économique. La reconstruction de la ville mutilée et la conjoncture générale entraînent un renouveau de l'activité économique ; travaux du bâtiment, implantation d'industries nouvelles à la périphérie (Michelin, SKF, Compteurs électriques, Centre nucléaire...) attirent une main-d'œuvre importante, développant l'importance des foires de printemps puis d'automne (foire européenne). L'impulsion donnée par la municipalité socialiste de Jean Meunier se poursuit inlassablement avec les mandats de Jean Royer, maire de Tours depuis 1959, soutien des petites et moyennes entreprises qui se maintiennent ou se développent.

Certes, en 1985, la crise économique frappe Tours, mais elle n'y a pas encore un caractère dramatique car l'industrie touristique reste florissante grâce à l'apport étranger : Tours est un pôle d'attraction qui ne s'explique pas seulement par le voisinage des châteaux de la Loire.

Cette vocation culturelle vivace pendant

le Moyen Age, Tours l'a retrouvée dans la deuxième moitié du XX^e siècle.

En janvier 1971 a été ouverte l'université François-Rabelais qui complète l'activité plus ancienne des facultés de médecine et de pharmacie ; l'institut de la Renaissance, l'institut d'études françaises accueillent de nombreux étrangers.

Conférences, activités théâtrales et artistiques se sont multipliées : Tours est un centre musical renommé par sa chorale, les concerts « internationaux » de la Grange de Meslay ; la ville a retrouvé les traces de son passé avec le travail du verre dans le cadre du Gemmail et de son musée, avec l'étonnante restauration de la vieille ville qui fait revivre le passé moyenâgeux, avec ses galeries de peinture où peintres tourangeaux et autres reçoivent un accueil empressé.

Tours est maintenant une ville dynamique où il fait bon flâner à la terrasse des cafés en laissant son esprit vagabonder parmi les fleurs ou les vestiges du passé.



TOURS NORD-EST

au nord du boulevard Heurteloup

AMANDIERS (rue des)

Du quai d'Orléans à la rue Colbert.

Son nom n'a pas varié. Il rappelle :

- un petit bourg voisin de la cité gallo-romaine.

- les amandiers plantés sur la terrasse en bordure de la Loire qui ont légué leur nom à cette rue.

En 1140, le bourg des Amandiers est englobé dans l'enceinte édifiée par Henri II Plantagenet.

Au n° 16 se trouvait une maison appartenant à la Commanderie de Saint-Jean de Jérusalem.

AUBER (rue)

De la rue Colbert à la rue de Guise.

Elle s'appelle *rue du Petit Saint-Jean* à cause d'une statuette placée dans une niche de la rue ; elle perd son nom une première fois pendant le Consulat et l'Empire de 1801 à 1816 pour devenir *rue de Joué*, commune voisine de Tours. En 1905, le nom de « rue du Petit Saint-Jean » est abandonné pour celui de rue Auber.

David François Esprit Auber est né à Caen en 1782. Il devient un musicien mondialement connu par ses opéras comme *Manon Lescaut* et *Rêve d'amour* composé peu avant sa mort en 1871. Responsable du conservatoire à Paris où il enseigne, il fait beaucoup pour améliorer la condition de ses élè-

ves. C'est pour couronner les « services rendus à la société » que le conseil municipal donne son nom en 1905 à la *rue du Petit Saint-Jean* qui ne fait référence qu'aux temps de l'obscurantisme.

AVISSEAU (rue)

Du boulevard Heurteloup à la rue Blanqui.

Ancienne *rue de Saint-Pierre des Corps* : elle était à la limite de ce bourg ; elle se terminait alors en impasse vers le sud. En septembre 1864, elle est ouverte du boulevard Heurteloup au quai de la Loire. Dès 1870 elle prend le nom de rue Avisseau.

Charles Avisseau est né à Tours le 25 décembre 1796. Il y devient potier émailleur en 1843 et travaille avec son beau-frère Landais. Ses céramiques, véritables chefs d'œuvre, attirent l'attention de la manufacture de Sèvres qui lui offre de travailler pour elle. Il refuse, comme il refuse de faire des copies des œuvres de Bernard Palissy. Il meurt à Tours le 6 février 1861.

Le conseil municipal de Tours décide l'achat de quelques-unes de ses œuvres pour le musée, et fait apposer une plaque sur sa maison dans la rue qui porte son nom, rendant hommage à « Charles Avisseau, rénovateur de l'art de Bernard Palissy ».

ARCHAMBAULT

Du boulevard Heurteloup à la rue René de Prie.

Pierre Archambault né à Tours en 1901 y possédait une agence immobilière.

BABEUF (rue)

De la rue Emile-Zola à la rue de la Préfecture.

C'est l'ancienne *rue des-terrasses-Saint-Etienne* ; elle tenait son nom d'immeubles bâtis en terrasses dans la rue qui débouchait sur la place de l'Archevêché ; le nom de Saint-Etienne était emprunté à l'ancienne église située sur cette place dite *place Saint-Etienne*

Dès 1820 une délibération du conseil municipal se propose de remanier cette rue ; en 1832, Jacquemin a obtenu l'adjudication des terrains à construire, à condition qu'il édifie des maisons identiques à celles qui se trouvent de l'autre côté de la rue. Cette condition fait traîner le projet.

En 1832, la *rue des Terrasses* unit la rue de la Préfecture à la place de l'Archevêché (place François-Sicard) par une décision du 10 avril.

C'est le 20 janvier 1905 dans le cadre de la laïcisation des rues que le conseil municipal lui donne le nom de Babeuf.

François Noël Babeuf (1760-1797) né à Saint-Quentin prit sous la Révolution le prénom de Gracchus ; il l'empruntait aux frères Gracchus qui avaient tenté à Rome une réforme pour rendre aux citoyens romains les terres qu'ils avaient été obligés de vendre parce que, pris par le service militaire de la conquête romaine, ils ne pouvaient plus les cultiver. Gracchus Babeuf faisait alors de son prénom d'emprunt un programme social ; la loi agraire supprimant la propriété individuelle : « la terre n'est à personne, les fruits sont à tout le monde » (manifeste des Egaux -1797- dont Babeuf était le chef). Il fut condamné à mort après avoir conspiré contre le Directoire.

En 1941, le régime de Vichy revint à l'ancienne appellation de *rue des Terrasses* ; en octobre 1944 le préfet Vivier rendit à cette rue le nom du révolutionnaire Babeuf.

BALZAC (rue)

De la rue des Minimes au boulevard Heurteloup.



Portrait de Balzac. (Bibliothèque Municipale).

Honoré de Balzac est né à Tours le 20 mai 1799, rue Nationale. Il y fréquenta l'externat Lefay puis fut ensuite l'élève des Oratoriens à Vendôme ; en 1813 on le retrouve externe au lycée de Tours, il fit ensuite ses études de droit à Paris. Il revient en Touraine pour échapper à ses créanciers et s'installe à Saché. Non seulement il y poursuivit sa carrière de romancier, mais il se mêle à la vie politique ; candidat légitimiste aux élections de Chinon en 1832, il subit un échec.

Tours servit de cadre à un certain nombre de romans : *Les succubes* dont il situe l'action dans l'ancienne *rue Chaude* (rue Gambetta) réputée pour ses activités licencieuses ; *Le curé de Tours* dont la maison aurait été l'hôtel du XVII^e siècle situé rue de la Psalette dans la cour du lycée Paul-Louis Courier (cette localisation est incertaine) ; *Une ténébreuse affaire* qui a son origine dans l'assassinat de Clément de Ris sénateur en 1800.

BARILLET-DESCHAMPS (rue)

De la rue Mirabeau à la rue René de Prie.

Barillet-Deschamps (1824-1875) est issu d'une famille de cultivateurs de Saint-Antoine du Rocher près de Tours. Il se tourne vers l'horticulture et travaille au Jardin des Plantes à Paris. Sous le Second Empire, il devient jardinier en chef de la ville de Paris et contribue dans le cadre de la politique du baron Haussman à l'embellissement de la capitale. Paysagiste de valeur internationale, il fut appelé à travailler en Belgique et en Autriche.

C'est en 1889 que cette rue reçut son nom.

BARRE (rue de la)

Du square François Sicard à la rue Colbert.

Elle fut d'abord placée sous le vocable de *Sainte-Marthe* emprunté à une enseigne. En 1730 elle devient *rue de Bracquemart*, nom emprunté à une enseigne représentant un *bracquemart*, c'est-à-dire une épée courte et large ; elle était à cette date l'une des rues occupées par des artisans armuriers.

En 1801, elle reçoit le nom de *rue Montesquieu* en hommage à l'auteur de *L'esprit des lois*, « père constitutionnel » de la Révolution.

Elle retrouve en 1816 son nom de *rue Sainte-Marthe* qu'elle troque en 1905 contre celui de la rue de la Barre.

J.F. Lefebvre, chevalier de la Barre, né à Abbeville (1747-1766), peut-être lié à la vieille famille des de la Barre de Tours, fut victime de l'Inquisition ; il était accusé de la mutilation d'un crucifix.

Max Jacob lui consacre un court poème :

« Ecoutez la lamentable histoire
d'un héros mort pour ses opinions,
car il vivait pendant ces temps barbares
qui sont avant la Grand'Révolution.
Dans ce temps-là il marchait au supplice
celui qui osait rêver des qualités
d'indépendance dame d'amour de la justice
c'était des mots qu'il ne fallait pas prononcer ».

La municipalité anticléricale en 1905 a honoré ce personnage.

BAZOCHE (rue de la)

De la rue Albert Thomas à la rue Montaigne.

Ancienne *rue Saint-Laurent* nom emprunté à une église située près de la muraille de la cité. La Bazoche ou Bazoche est la corporation des clercs et des suppôts de l'Église, *basilica* en latin, devenu *bazochia*.

Lors d'une invasion normande en 838, le corps de Saint-Martin fut abrité dans la chapelle de la Consolation à l'intérieur de l'enceinte du V^e siècle. Sur cet emplacement fut construite l'église Saint-Martin de la Bazoche, détruite en 1789.

Cette rue ne perdit son nom que de 1799 à 1816 où elle s'appela *rue de Preuilly*.

Dans cette rue se trouve la tribune extérieure de l'ancien palais des plaides où étaient annoncées les condamnations.

BEAUNE-DE-SEMBLANÇAY (jardin)

Entre la rue Jules-Favre et la rue Nationale.

Ce jardin créé en 1944, lors de la reconstruction du quartier bombardé au sud du pont Wilson, est une partie des jardins de l'ancien hôtel Beaune de Semblançay édifié de 1518 à 1525.

La famille Beaune de Semblançay est l'une des très riches familles bourgeoises de Tours aux XIV^e et XV^es siècles. Parmi ses représentants, Jacques de Beaune (1452-1527), fils du marchand Jean de Beaune, est un grand fonctionnaire des finances royales : maître des comptes, trésorier d'Anne de Beaujeu, il fut aussi général des finances du roi en Languedoc. Il servit également Louis XII puis François 1^{er} dont il fut en 1515 le chambellan ordinaire puis en 1517 le surintendant et gouverneur général des finances. Disgracié, il fut pendu à Montfaucon en 1527.

La famille de Beaune était apparentée à la famille Briçonnet par le mariage de Raoullette de Beaune avec Guillaume Briçonnet,



Le jardin de Beaune Semblançay. Reconstitution après les destructions de 1944.

père de Jean-Briçonnet premier maire de Tours (voir rue Briçonnet).

Dans ce jardin a été conservée une partie de la façade renaissance de l'hôtel, une fontaine renaissance qui se trouvait autrefois place du Grand Marché et une chapelle construite sur une élégante galerie renaissance ornée de médaillons à l'antique.

L'ancien hôtel de Beaune (1518 - 1525) se trouvait sur l'autre côté de la rue Nationale dans le jardin de Beaune bordé au nord par la rue du Commerce ; ce jardin faisait face à l'ôtel Gauin ; une partie de cet emplacement est occupé par la place de la Résistance.

BERTHELOT (rue)

De la rue Nationale à la rue Voltaire.

Cette rue fut ouverte en 1907 sur l'emplacement de l'ancien collège Saint-Grégoire dépendant de la société de Jésus. Elle est liée à la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat. Elle reçoit en 1908 le nom de Berthelot.

René Berthelot (1827 - 1907) né à Paris, fils de médecin, est un célèbre chimiste français. Dès 1851 il est attaché au collège de France ; professeur à l'école supérieure de pharmacie de 1859 à 1877 il entre en 1863 à l'académie de médecine, en 1873 à l'académie des sciences dont il devient secrétaire perpétuel. En 1878 il est président de la commission des substances explosives.

Il se tourne vers la politique ; en 1880 il est nommé sénateur inamovible et s'inscrit dans les rangs de l'union républicaine. En 1886 il est ministre de l'instruction publique, puis des affaires étrangères.

A sa mort en 1907, le gouvernement décide des obsèques nationales et il est inhumé au Panthéon.

BLANQUI (rue)

De la place des Petites Boucheries au quai de la Gare du Canal. A l'origine, elle fait partie de la *Grande rue de Caesarodunum* ; elle en est détachée à l'ouest sous le

nom de *rue du Faubourg de Saint-Pierre-des-Corps*, en bordure du cimetière.

En 1798, sous la poussée anticléricale, elle devient « *rue du bataillon d'Indre-et-Loire* », soulignant la participation de la population du nouveau département à la lutte contre la coalition antirévolutionnaire. Elle reprend son nom de « *rue du Faubourg Saint-Pierre* » en 1844.

C'est en 1905 que la municipalité de Tours, anticléricale, décide de donner à cette rue celui de Blanqui, socialiste lié à l'histoire locale.

Auguste Blanqui (1805 - 1881), né à Puget-Théniers, est le fils de Jean-Dominique Blanqui, député à la Convention. Auguste Blanqui fut un des journalistes républicains et socialistes qui ont mené le combat contre la restauration, la monarchie de juillet et le seconde empire. Il passa de ce fait une partie de sa vie en prison ou en exil ; c'est ainsi qu'en 1844, sortant de la prison du mont Saint-Michel, il fut envoyé en résidence surveillée à Tours. Il y participe au complot socialo-communiste lors des émeutes de 1846 liées à la crise économique. Jeté en prison, il fut acquitté par les assises du Loir-et-Cher et regagna Paris.

Il fut membre du comité de salut public de la commune en 1871, et resta l'une des grandes figures du socialisme jusqu'à la création du parti socialiste.

Jusqu'à la Révolution, la rue Blanqui était l'une des rues dont l'activité était tournée vers la poterie.

BRETONNERIE (rue de la)

Du quai d'Orléans à la place des Petites-Boucheries.

Primitivement, cette rue débouchait sur un étroit passage vers la Loire ; insalubre, d'accès difficile pour des charrettes, les habitants réclamaient son aménagement. C'est seulement à l'occasion d'une épidémie de choléra que les travaux furent décidés ; en 1849, elle s'ouvre largement sur la Loire.

On trouve au XVIII^e siècle à Tours une famille Bretonnerie, notable, qui aurait donné son nom à la rue.

Ce nom se déforme en 1802 en « *rue de la Berthonnerie* », puis, en 1833, en « *rue de la Bretonnière* » pour retrouver en 1849 le nom de Bretonnerie.

BUFFON (rue)

De la rue Emile-Zola au boulevard Heurteloup.

En 1807 on trouve à Tours une rue Buffon qui est aujourd'hui la rue Fleury depuis 1816. La création de l'actuelle rue Buffon fut décidée en 1832 pour ouvrir une artère du Mail à la rue Emile-Zola. Il fallut pour cela utiliser une partie des jardins de la préfecture et négocier avec M. Bucheron l'acquisition de terrains qu'il possédait en bordure de ces jardins. La négociation fut longue car en 1843 la rue n'était toujours pas ouverte bien que son nom fût fixé. Elle est ouverte dix ans plus tard : un décret impérial prévoit son prolongement.

Georges Louis Leclerc, comte de Buffon (1707 - 1788) était surintendant du Jardin des Plantes en 1739 ; il y aménage les galeries d'histoire naturelle. Il est l'auteur d'une histoire naturelle en 44 volumes qui lui valut d'entrer à l'Académie française.

C'est au 21, rue Buffon que mourut Etienne Giraudeau maire de Tours qui démissionna de sa fonction après la chute de Charles X.

En 1962 on a construit dans cette rue le service régional des transmissions proche de la préfecture.

CATHÉDRALE (place de la)

Le long de la rue Lavoisier. Place sensiblement carrée bordée vers l'est par la cathédrale et son cloître.

La cathédrale porte le nom de Saint-Gatien, 1^{er} évêque de Tours (300 - 310). Elle occupe l'emplacement de la première église construite par Saint-Lidoire, successeur de Saint-Gatien en 338. Cette église restaurée à plusieurs reprises, en particulier par Grégoire de Tours dont elle porta le nom, fut incendiée en 1168.

Jossion, archevêque de Tours, décida dès 1169 l'édification d'une nouvelle église cathédrale. Commencée au XII^e siècle, l'édi-

GRANDMONT (parc de)

Entre l'autoroute de Bordeaux et la nationale 10.

Cette vaste zone boisée qui domine la vallée du Cher vers le Sud a été le siège d'un prieuré fondé en 1157, nommé « prieuré de Bois-Rahier » puis « prieuré de Grandmont ». Henri II Plantagenêt donna au monastère l'emplacement qu'il occupait ; des donations agrandirent la propriété ecclésiastique. En 1770, ce prieuré fut supprimé et une partie de ses biens fut donnée au séminaire de Tours.

Le château de Grammont fut édifié sur l'emplacement de l'ancien monastère en 1766. Sa dernière propriétaire fut la comtesse Leconte ; le château fut démoli en 1861.

Sur cet emplacement surgirent les premiers quartiers de Tours au sud du Cher,

Montjoyeux, le lycée Grandmont, les locaux de la faculté des sciences et de l'U.E.R. d'aménagement du territoire, une cité universitaire, des établissements administratifs comme le siège de l'E.D.F., des installations sportives.

Le lycée Grandmont a ouvert ses portes en octobre 1959 ; il était alors une annexe du lycée Descartes, il s'en est détaché en octobre 1962. Son développement s'est poursuivi jusqu'en 1965.

L'ensemble de ce quartier conserve encore de larges espaces boisés de l'ancien parc.

MIOMANDRE (mail Francis-de-)

Dessert la place de l'Amiral-Querville et la place Jussieu.

Ce mail a été créé avec le quartier des Fontaines en 1976.



Avenue de Montjoyeux ; le parc de Grandmont conserve son aspect brisé.



Rue du Pont aux Oies ; ancienne voie romaine vers Poitiers... Encore la campagne...

François Félicien Durand dit Francis de Miomandre (1880-1959) est né à Tours. Critique, essayiste et romancier, il reçut le prix Goncourt en 1908 et 51 grands prix de la société des gens de lettres.

MONTJOYEUX (avenue de)

De l'Alouette à la rue Sévigné.

Cette avenue principale de la cité Montjoyeux située dans la partie nord du parc de Grandmont a été dénommée en janvier 1967. Montjoyeux est le nom de la propriété de Monsieur Emile Gorce, située dans le « Bois-Rahier », partie de l'ancien prieuré. Emile Gorce, adjoint au maire de Tours, était « expert administratif judiciaire » et juge suppléant au canton de Tours centre.

PONT-AUX-OIES (rue du)

De l'avenue de Pont-Cher à la limite de la commune.

Cette petite rue qui suit la rive gauche du Cher a été établie sur l'ancienne voie romaine qui, par Ballan, menait à Poitiers. Elle franchissait un bras du Cher sur un pont, « pont à voie », dont le langage populaire a tiré « pont aux oies ».

Balzac arrivant sans argent à Tours l'a emprunté à pied pour se rendre à Saché.

Au début du siècle, cette voie a porté le nom de « *chemin de Port Cordon* » qui rappelle l'ancienne navigation sur le Cher.

SÉGOVIE (avenue de)

De l'avenue Grammont à l'autoroute Paris - Bordeaux.

Elle appartient au quartier des Fontaines situé au sud-est du Cher dans l'ancienne prairie de Grammont ; elle était en partie occupée par l'hippodrome. Ces terrains appartenaient à la commune de Saint-Avertin.

L'aménagement de ce quartier a été réalisé dans les années 1970 ; ses rues portent des noms de peintres, de musiciens, de sculpteurs, d'écrivains... sans liaison directe avec l'histoire de Tours.

L'avenue de Ségovie, dénommée le 8 novembre 1972, a reçu le nom d'une ville espagnole jumelée avec Tours ; ce jumelage donne lieu à des échanges, en particulier culturels, chaque année. Ségovie est située dans la province de Vieille Castille ; ville historique, elle possède un Alcazar (château fortifié) du XI^e siècle et une cathédrale gothique.